Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie

Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève

Band: 11 (1933)

Artikel: Les bronzes du Luristan : à propos de la collection du Musée d'Art et d'Histoire de Genève

Autor: Contenau, G.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-727895

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LES BRONZES DU LURISTAN. A PROPOS DE LA COLLECTION DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE GENÈVE

G. Contenau.

La collection de bronzes du Luristan, très représentative de ce genre d'antiquités, qui est entrée par voie d'achat au Musée d'Art et d'Histoire, a été décrite de telle façon par M. W. Deonna son directeur [1], qu'il serait sans intérêt de revenir sur le sujet. Nous nous bornerons à exposer dans ces quelques pages les principaux problèmes que soulèvent ces petits monuments *(pl. II)*.

* * *

Jusqu'ici l'archéologie du plateau iranien nous est à peu près inconnue; les seules fouilles importantes ont été exécutées à Suse, capital de l'Elam (nom que portait jadis l'ancienne Perse), mais Suse à vrai dire n'est en Perse que politiquement; géographiquement, c'est la dernière cité située au sud-est de la Mésopotamie (l'ancien Sumer), avant de gravir les contreforts du plateau de l'Iran. Suse est donc, au choix, une sentinelle de la plaine surveillant la montagne, ou au contraire un poste avancé de la montagne qui menace la plaine. Sa civilisation, comme les fouilles l'ont prouvé, participe des deux régions dont elle dépend. Au nord de Suse, à Dizfoul, s'ouvre la trouée qui permet l'escalade des gigantesques gradins iraniens, route de montagne qui mène à Khorremabad, capitale du pays Lur, au cœur du Luristan. Ce pays Lur est en somme traversé par la seule route qui fasse communiquer le sud de l'ancien pays de Sumer avec l'intérieur de la Perse. De là, la route continue vers le nord et se divise en deux tronçons gagnant l'un Hamadan à l'est, l'autre Kengavar à l'ouest. Or ces sites répondent, le premier à l'ancienne Ecbatane, le second à une cité qui

[1] « Bronzes du Luristan », *Genava*, X, 1932, p. 84-98.

dut être florissante à l'époque parthe, puisqu'on voit encore sur place des vestiges de bâtiments de cette époque. Mais Kengavar et Hamadan ne sont que deux étapes sur une autre route, celle qui pénètre d'ouest en est en pleine Perse, et fait communiquer la moyenne Mésopotamie et l'Iran. De Kengavar on atteint Béhistoun où, sur les rochers qui surplombent la vallée, Darius a fait graver le récit de ses exploits, puis Taq-i-Bostan où les Sassanides ont commémoré leurs victoires, et on débouche dans la grande plaine par Sar-i-Pul, en direction de Bagdad, autrefois de Babylone. C'est près de Sar-i-Pul que l'on place Holwan, la forteresse installée sur les premières pentes pour jouer le rôle que tient Suse dans le sud: protection tantôt contre la plaine, tantôt contre le plateau, selon les vicissitudes de l'histoire. Il s'ensuit que le Luristan se trouve en somme à la croisée des deux chemins en forme de T qui permettent l'accès en Perse; ce n'est pas un terminus, mais un passage qui dut être largement ouvert aux influences commerciales. Ces influences étrangères, on les remarque sans peine dans les bronzes qui en proviennent, mais, dès le premier coup d'œil, un fait surprendra: c'est la façon dont l'art dit du Luristan se cantonne en Luristan. Car lorsqu'on suit la route allant du sud au nord, on parvient vite à la région de Néhavend, siège d'une ancienne civilisation et relai naturel avant d'atteindre Hamadan ou Kengavar. Or les fouilles qui ont été exécutées à Tépé-Giyan près de Néhavend, l'an dernier et cette année, ont révélé une civilisation d'un art assez différent. En général, il est vrai, la civilisation de Tépé-Giyan est plus ancienne que celle représentée par la masse des bronzes du Luristan, mais la civilisation la plus jeune de Tépé-Giyan est cependant contemporaine des plus anciens bronzes lurs. Les similitudes sont bien légères: il y a du métal à Tépé-Giyan, mais rien qui ressemble aux bronzes si caractéristiques du Luristan; la céramique elle-même est bien différenciée dans chacun des pays; en somme les deux régions qui se touchent sont deux mondes assez tranchés pour leurs productions. Egalement pour leurs sépultures, d'où proviennent les bronzes lurs que possèdent maintenant de nombreux musées. La tombe du Luristan se présente comme une fosse garnie de pierres que des dalles recouvrent; celle de Tépé-Giyan est creusée à même le sol; elle est comblée ensuite sans autre souci de protéger le mort que, quelquefois, le soin de garantir la tête du défunt par une écuelle renversée, vite écrasée par l'amoncellement des terres. Dans les deux séries de tombes, la proportion de la céramique et du bronze est inverse; en Luristan, le bronze domine, au Tépé-Giyan, la céramique. Au Luristan et au Tépé-Giyan, on rencontre des armes, des vases, des ornements de bronze, mais le harnachement du cheval, les mors qui sont si caractéristiques du Luristan, font défaut à Néhavend. Malgré donc qu'un air de famille fonde en une seule classe ces industries du haut plateau iranien, on est en présence de centres gardant leur personnalité, leur autonomie artistique.

* * *

Pl. II. — Bronzes du Luristan. — En haut, à gauche et à droite : situle, d'après Godard, *Bronzes du Luristan*, pl. LXIV ; au centre : idole 13507, Musée de Genève. — En bas : haches 13554 et 13555, mors 13553, Musée de Genève.

En présence de produits aussi différenciés, on s'est naturellement demandé quels pouvaient en être les auteurs; mais la question de savoir quel peuple habitait le Luristan lorsqu'il a fabriqué ces bronzes, en provoque tout de suite une autre: la question de la date de ces monuments. Il est incontestable qu'une grande partie de ces bronzes, notamment les mors, les boucles de harnais, est d'assez basse époque et occupe la fin de la période assyrienne et le début de la période achéménide. Au contraire, tout un lot de ces objets s'échelonne, les épingles par exemple, sur une période assez longue ou même (les poignards entre autres) appartient à la fin du deuxième millénaire. La façon clandestine et barbare dont ces tombes ont été exploitées sera à jamais regrettable; leurs mobiliers arrivent confondus sur le marché, accusant des origines très disparates. Mais une bonne fortune, pour la date à assigner à ces objets, est la présence de courtes inscriptions sur de nombreuses armes venant du Luristan. On connaît actuellement plusieurs poignards (musées du Louvre, de Téhéran, British Museum et négociants divers), une pointe de flèche (collection J. Chappée), qui portent gravée à la pointe l'inscription suivante: « D'un tel, roi du Monde, roi de Babylone, roi de Sumer et d'Akkad », avec quelquefois la mention du père du monarque. Or les souverains en question sont:

Ninurta-nâdin-shumi (1152-1147),
Nabuchodonosor Ier (1146-1123),
Marduk-nâdin-ahê (1116-1101),
É-ulmash-shâkin-shumi (1016-1000).

qui appartiennent, les trois premiers à une dynastie nationale babylonienne qui suit celle des Kassites, descendue jadis du Zagros vers 1750 et ayant gardé le contrôle de la Babylonie jusque vers 1170 avant notre ère ,le quatrième à une dynastie dite de Bazi [1].

Les poignards en bronze sont forgés d'une pièce, avec un manche dont le centre est évidé pour recevoir une incrustation d'ivoire ou de bois. Leur forme est classique en Asie Occidentale, à la fin du deuxième millénaire avant notre ère. Ce qui surprend un peu c'est la présence de ces armes portant des noms de rois en plein Luristan. Leur présence dans des tombes, leur peu de valeur intrinsèque, doit faire écarter l'idée d'armes royales proprement dites, d'offrandes aux temples, ou même de butin de guerre. Reste l'hypothèse de sortes d'armes d'honneur données par les rois de Babylone à des mercenaires du Luristan qui avaient servi dans leurs troupes. Le fait, dans l'histoire, n'est pas isolé. Certaines stèles funéraires d'Assur mentionnent dans la seconde moitié du deuxième millénaire que les défunts, soldats de leur métier, ont servi sous les ordres du roi de Hanigalbat; c'est le moment où l'Assyrie est devenue vassale du pays connu sous le nom de Mitanni ou de Hanigalbat. A l'autre bout du monde oriental, nous voyons le général égyptien Toutii recevoir

[1] G. Contenau, « Poignard au nom de Marduk-nâdin-ahê », *Revue d'Assyriologie*, 1931, p. 105. — « Pointe de flèche au nom d'É-ulmash-shâkin-shumi », *ibid.*, 1932, p. 29.

une coupe au nom de son maître Thoutmès III et la faire mettre avec lui dans son tombeau. Nous pourrions en déduire, du point de vue historique, que, à ce moment (fin du IIe millénaire), il y a eu un renversement des pouvoirs et que l'Elam après avoir contrôlé la Mésopotamie est maintenant contrôlée par elle.

* * *

Quoi qu'il en soit, voici une série d'armes d'au moins 600 ans plus anciennes que nombre de mors provenant du Luristan, ce qui répartit ces productions sur un laps de temps considérable. Il est une troisième catégorie d'objets qui n'est représentée ni au Musée de Genève, ni au Louvre, et qui est d'un grand intérêt. Il s'agit de situles de bronze *(pl. II, en haut)* dont le décor, quoique varié, peut être ramené à un type général; ce sont des vases cylindriques à fond arrondi terminé par un bouton saillant. De légers godrons donnent au fond l'aspect de la rosace assyrienne dont le bouton constitue le centre. Le bord supérieur est le plus souvent décoré de l'ornement en écheveau qu'on appelle la tresse; un rang de denticules sous cette tresse, un rang du même motif au-dessus de la rosace formant la base du vase, servent d'encadrement à une scène centrale qui représente des animaux tantôt affrontés, tantôt isolés, et il s'agit alors de taureaux ailés ou sans ailes dont la corne pointe en avant. Tantôt le génie ailé à tête d'aigle s'approche du rameau sacré qui surmonte le vase aux eaux jaillissantes et vivifiantes que reproduisent si souvent les artistes mésopotamiens; tantôt encore il s'agit du thème classique du héros combattant les fauves; ou bien le héros sous la forme d'un homme barbu, vêtu d'une riche tunique, décoche sa flèche contre un capridé aux longues cornes qui fuit en retournant sa tête vers l'agresseur, ou bien le chasseur poursuit un oiseau aussi grand que lui, une autruche, qui fait tête dans sa fuite. Tous ces motifs, traités à l'assyrienne, avec plus de réalisme et de mouvement, cependant, que dans l'art assyrien de l'époque des Sargonides, ont une vigueur un peu lourde, mais de la vie; il ne me paraît pas possible d'en faire des produits assyriens purs; c'est de l'art assyrien provincial dont les spécimens peuvent, je crois, être échelonnés de 1.000 à 700 avant notre ère. On est tenté de les rapprocher de certaines des patères trouvées à Nimroud[1], dont le faire est aussi très provincial et pour lesquelles on a pensé à l'Arménie comme lieu d'origine; nous voyons par ces exemples que l'art assyrien, en dehors de l'Assyrie, n'était pas sans valeur.

* * *

La question de date, ai-je dit, n'est pas la seule à résoudre; on s'est demandé à qui attribuer ces productions si personnelles ? M. A. Godard [2], M. Minorski [3] ont

[1] G. Contenau, *Manuel d'Archéologie orientale*, t. III (1931), p. 1339 et suiv.
[2] *Bronzes du Luristan*. Paris (Van Oest), 1931.
[3] V. Minorsky, « The Luristan Bronzes », *Apollo*, 1931, p. 141-142.

proposé de situer en Luristan ces Kassites qui imposent leur domination à la Babylonie pendant trois quarts du IIe millénaire et de voir dans les bronzes du Luristan l'art des Kassites. Cette localisation peut être facilement acceptée; le pays Lur a son débouché naturel par la région de Kirmanshah vers les passes de Sar-i-Pul pour gagner au plus court la région de Babylone; la communication entre la plaine et le plateau, en somme aisée, eut lieu par là. D'autre part, certain texte où il est question tour à tour du roi d'Akkad, du roi d'Elam, du roi d'Amurru (le pays de l'ouest), du roi des Kishati [1], invite à localiser les Kishati dans la région qui reste libre, c'est-à-dire dans la région de l'Iran qui répond au Luristan. Un autre texte [2] signale les rapports astrologiques des mois avec les rois des différents pays; cette nomenclature donne les noms des pays connus et ne laisse de place libre pour les Kishati qu'à l'endroit même où l'on propose de les localiser, c'est-à-dire dans l'ouest de l'Iran, soit le Luristan; il faudrait donc peut-être admettre que les Kishati représentent les Kassites. Il ne peut s'agir des Assyriens, puisque, dans ce texte même, l'Assyrie est désignée sous son vieux nom de Subartu.

Ce terme de Kishati, qui signifie hordes, multitudes, a fait partie du protocole des souverains de Sumer et d'Akkad; après avoir désigné une entité bien définie, dont ces rois se prétendaient maîtres, il a pris une acception générale et on le rend d'ordinaire par roi « du monde ».

Si cette hypothèse était acceptée, on aurait la preuve de l'importance politique de cette partie de l'Iran dès une époque très reculée.

Mais il reste à résoudre une assez grave difficulté si nous admettons qu'il s'agit de l'art des Kassites, c'est que les Kassites règnent en Babylonie de 1750 à 1170 environ, que les bronzes du Luristan paraissent pouvoir être datés au plus tôt du XIIIe siècle pour finir à l'époque achéménide, et que l'art kassite est à Babylone d'un tout autre caractère. Au vrai, la période kassite nous a laissé peu d'œuvres d'art en Babylonie; ce sont les *kudurru*, chartes de donation représentant les emblèmes divins, et les cylindres-sceaux où est d'ordinaire figuré avec une longue prière en cunéiformes, le dieu seul ou l'adorant devant le dieu accompagné de quelques attributs divins. Il y a là une sobriété générale qui est le fait de la Babylonie et qui nous permet de dire que, si la domination est à cette époque kassite à Babylone, c'est bien ailleurs que nous devons rechercher l'influence possible de l'art kassite. Et cet autre pays dont l'art se montrera plus proche de l'art des bronzes du Luristan, ce sera l'Assyrie qui eut moins à subir, cependant, la domination kassite que sa voisine. C'est qu'en effet, au point de vue ethnique et artistique, la Babylonie est une province à part où les éléments autochtones, non sémites, de l'Asie occidentale (les Asianiques), furent le mieux recouverts et annihilés par les invasions sémitiques

[1] V. Scheil, *Revue d'Assyriologie*, t. XIV, p. 141.

[2] E. Weidner, « Studien zur babylonischen Himmelskunde », *Rivista degli Studi Orientali*, IX, 3 (1922).

successives; l'Assyrie, au contraire, resta plus près de ses origines [1] et dans la seconde moitié du IIe millénaire eut des périodes de grandeur qui lui permirent une expansion artistique considérable. Pris ainsi et en enlevant à l'art du Luristan tout ce qui est d'influence assyrienne immédiate, nous y trouvons un art qui n'est qu'une province de l'art mésopotamien, caractérisé par un réalisme exubérant qui tend à la stylisation, à la surcharge, à l'enchevêtrement des motifs, mais où se mêlent d'autres influences venues du nord: décor géométrique des épingles, forme des manches de poignards, par exemple qui seront propagés vers l'Europe centrale, pour les spécimens les plus anciens; déformations du motif du héros combattant les fauves ou de l'animal, pour les idoles des tombes et les plaques de mors que l'on retrouve dans l'art dit scythe. Au contraire, à cet art mésopotamien primitif appartiennent les bronzes du Luristan, les passe-guides du Louvre et du British Museum [2], si proches de ceux que l'on a trouvés à Kish et dans les tombes royales d'Ur, les haches (à comparer à celle des Hittites ou de Beïsan en Palestine), les aiguisoirs, les épingles à large tête aplatie (à comparer aux mêmes catégories provenant de Suse et des tombes royales d'Ur).

De ces affinités entre peuples, qui créent un style général commun, je ne donnerai qu'un exemple. La glyptique de Kerkouk (et de l'Assyrie) de la fin du IIe millénaire, affectionne la technique à la bouterolle; le museau des capridés y est fait d'un simple trait terminé par un coup de bouterolle en creux qui, sur l'empreinte, apparaît comme une petite sphère en relief [3]; une feuille d'or découpée, trouvée près de Damghan au sud-est de la Caspienne (à peu près de même époque) et représentant une tête de capridé, termine le museau en l'élargissant comme le groin d'un porc [4]; nombre de têtes de capridés qui figurent sur les parties de harnachement que l'on a trouvées dans le Luristan ont conservé cette technique [5].

Il y a dans l'art des bronzes du Luristan un patrimoine commun à tout l'art mésopotamien avec des influences venues du Nord (Caucase) et de l'Ouest (Assyrie), mais dans les deux cas, il ne s'agit que de vagues successives d'un même flot, puisque Assyrie et Caucase sont des témoins éloignés d'une même entité, la civilisation de l'Asie Occidentale ancienne.

[1] G. Contenau, *Les Tablettes de Kerkouk et les origines de la civilisation assyrienne.* Paris (Geuthner), 1926.

[2] R. Dussaud, « Passe-guides du Luristan », *Syria*, XIII (1932), p. 227. Sur ces rapports, consulter aussi Rostovtzeff, « Dieux et chevaux », *Syria*, XII (1931), p. 48.

[3] L. Delaporte, *Musée du Louvre, Catalogue des Cylindres orientaux*, pl. 97, nº 10.

[4] *Illustrated London News*, 12 novembre 1932, p. p. 773.

[5] A. Godard, *Bronzes du Luristan*, pl. XXXI, fig. 110, 114.

Pl. III. — A gauche : miroir étrusque du Musée de Genève. — A droite : miroir étrusque du Musée d'Athènes. — Au centre : Tasse et soucoupe en porcelaine de Genève, peinte par P. Mülhauser, Musée de Genève.